

Revue de presse 1er semestre 2017

l'atelier documentaire

Madame Saïdi - Critique-film.fr

Madame Saïdi - Brefcinema.com

Madame Saïdi - Le Monde

Madame Saïdi - Le dictionnaire documentaire

Madame Saïdi - Les Inrockuptibles

Enfants de Beyrouth - Le dictionnaire documentaire

Enfants de Beyrouth - Le blog du Cinéma du Réel

des Français sans Histoire - La Nouvelle République.fr

FESTIVAL DU CINÉMA DE BRIVE 2017 : JOUR 2



D'abord Madame Saïdi de Bijan Anquetil et Paul Costes. Les deux réalisateurs, persanophones et auteurs d'un film sur les affiches de martyrs dans les rues de Téhéran en 2007, ont réussi un documentaire comique autour d'une des femmes les plus pénibles de l'univers. Totalement inconnue chez nous Halimé Saïdi l'était également du public iranien en 2007 lorsqu'elle a alpagué les deux hommes dans la rue en se prétendant actrice. Mais en quelques années les choses ont bien changé, la faute à un programme TV qui a l'air aussi débile que les nôtres : Khosh Neshin Ha – par conséquent vecteur d'une starification malade et superficielle. Preuve que dans toutes les cultures la télévision affaiblit les esprits. En revenant en Iran en 2014, pour en faire le portrait, sans même connaître le nouveau statut de la vieille dame, les deux cinéastes se sont retrouvés face à une personnalité forte qui leur a permis à la fois de produire un moyenmétrage dans lequel le pacte documentaire est bien affiché, ce qui leur permet d'articuler sans langue de bois les liens entre spectacle (les lecteurs de Debord peuvent reprendre ici le concept à leur sauce), religion et gouvernement. Car madame Saïdi est certes actrice mais documentaire ou fiction, pour elle, tout est similaire puisqu'elle incarne toujours son propre rôle en y adjoignant une pointe d'humour. Du coup, elle veut être payée. Elle n'en démord pas même si le documentaire, lui permettant de faire à manger et le ménage tout en étant filmée, l'arrange bien. Ni elle, ni nous ne savons vraiment quand elle joue. Elle reproduit d'ailleurs sa vie quotidienne – avec monnaie à la clé pour produire des discours en l'honneur des familles de martyrs, elle-même étant mère d'un enfant mort pendant la guerre, dans des lieux de culte du pays – pour la rendre intéressante devant la caméra. Et surtout, les réalisateurs s'amuse de ce personnage aussi loufoque que tragique en la mettant aux prises dans une dernière séquence magistrale avec un véritable acteur iranien, devenu chauffeur de taxi pour l'occasion.

Nicolas This



14/04/2017

BREF : Avec Brive, le court a les moyens

Les Rencontres européennes du moyen métrage, en Corrèze, ont une nouvelle fois comblé les spectateurs. Cinq jours denses mêlant rétrospectives, films contemporains d'une sélection majoritairement française – notamment en raison du peu de films de durée moyenne d'autres pays européens – et un panorama de moyens métrages américains pour la plupart inédits en France. (...)

Dans cette édition, beaucoup de films ont joué avec la frontière entre documentaire et fiction. Madame Saïdi, vieille dame iranienne, actrice de feuilletons, filmée dans le documentaire de Bijan Anquetil et Paul Costes, ne parvient, elle, jamais à comprendre la différence entre les deux genres (documentaire pour elle signifie : les films tournés à la maison, dont font partie les séries dans lesquelles elle joue) et se plaint de ne pas avoir de dialogues, de devoir faire ce travail elle-même. Elle prend alors en charge le film, provoquant des situations qu'elle met en scène avec d'autres, comme le mollah ou les fidèles de la mosquée du quartier, devenus ses acteurs involontaires. Elle participe à une conférence pour les mères des Martyrs, les hommes tués durant la guerre Iran- Irak, pour que le film soit "bon". Elle montre une fois les photos du fils décédé. Sont mélangées celles de son vivant parmi les autres soldats, et celles de sa mort, allongé sur le sol une balle dans le corps. Elle répète à chaque fois rapidement son nom, la voix semblable, qu'il soit mort ou vif. Son émotion est toujours ainsi, invisible, mais sans qu'on la perçoive, elle, comme insensible. Que le film soit sans commentaires sur la politique de l'Iran fait du bien et permet de sentir le pays, de regarder sans opinion.

C'est finalement la fiction qui apparaît comme la seule façon de provoquer, chambouler la femme. Dans un taxi, le chauffeur-acteur met de la musique pour qu'elle arrête enfin de parler. Madame Saïdi écoute à contre-cœur, mais quand elle ne comprend plus les paroles, elle demande avec empressement ce qu'a dit la chanteuse, et apparaît un court moment fragile, enfant, perdant pour la première fois la maîtrise de la situation. La fiction la découvre alors un instant d'une autre manière. Étrange, dans un documentaire, de voir la fiction dévoiler un temps de vérité d'un être humain. (...)

Léocadie Handke



A Brive, des acteurs, des marginaux et un cadavre exquis

Le palmarès des 14es Rencontres européennes du moyen-métrage sera repris à L'Archipel, à Paris, les 24 et 25 avril.

Lors de la cérémonie de clôture de la 14e édition des Rencontres européennes du moyen-métrage, le 9 avril, le président du jury, Bruno Podalydès, énumérait les thèmes et motifs récurrents de la sélection : beaucoup de travaux, des allusions à Tintin, des ermites, des souris et des cabanes. Liste à laquelle on ajoutera : une saison (l'été), d'étranges entretiens avec des acteurs et des figures de marginaux fictionnels ou bien réels.

Grande découverte de la programmation, repartie avec deux prix et une mention, *Le Film de l'été*, d'Emmanuel Marre, dévie ironiquement de son titre. Deux amis dévalent les autoroutes françaises en compagnie d'un jeune garçon (le fils de l'un d'eux) qui doit être ramené chez sa mère, à Marseille. Ce road-movie, aussi léger que neurasthénique, ne choisit jamais entre ces deux humeurs : l'une et l'autre se domptent mutuellement et deviennent indissociables. Mises bout à bout, les saynètes affûtées travaillent à faire surgir une gravité toute pialatienne. Que le héros (le très émouvant Jean-Benoît Ugeux) tente de se suicider sur *The Sound of Silence*, de Simon & Garfunkel, ou qu'il explique comment embrasser avec la langue à l'enfant qui l'accompagne, une secrète mélancolie émane des plis du montage et confère au film son unité et sa profondeur.

A l'autre bout du spectre, *Après*, de Wissam Charaf, fut certainement le film le plus surréaliste de la compétition. L'histoire se situe dans un Liban plus mental que reconnaissable, et convoque Kaurismäki, Bresson et Leos Carax. Hani (l'électrique Julian Farhat) sort de prison et retourne dans son village, qu'il découvre hostile. Très vite, Charaf abandonne toute idée de récit linéaire et égare son personnage dans un fantaisiste cadavre exquis visuel. Une grenade dégoupillée n'explose pas et, arrosée de vin rouge, se transforme en fruit du même nom. D'une sauvagerie burlesque, *Après* finit par s'épuiser joyeusement dans la liberté qu'il s'est octroyée.

Une femme épuisante

On peut déceler un point commun entre les deux moyens métrages qui ont remporté ex æquo le Grand Prix France, *Madame Saïdi*, de Bijan Anquetil et Paul Costes et *A discrétion*, de Cédric Venail : ils travaillent chacun à leur manière la question de l'acteur. Le premier se laisse guider par l'énergie inépuisable de sa comédienne iranienne de 70 ans, mère de martyr, menant tout le monde à la baquette, jusqu'aux réalisateurs eux-mêmes. Malicieusement, le film dresse le portrait de cette femme épuisante pour son entourage : que ce soit à la mosquée, dans un taxi ou dans des séries télévisées, cette Mme Saïdi ne s'arrête jamais de jouer, dans tous les sens du terme. *A discrétion* plonge le spectateur dans l'ambiance feutrée d'un huis clos entre un producteur de cinéma (Sharif Andoura) et un homme (Jacques Nolot), qui lui narre l'époque où il fréquentait un club secret et observait les gens derrière un miroir sans tain. Si l'écriture apparaît moins perverse que dans *Une sale histoire* (1977), de Jean Eustache, Cédric Venail met en scène une situation ténue, la plus ardue à filmer : deux hommes discutant dans un café, tandis que l'imaginaire de ceux qui écoutent se met au travail. Dispositif sophistiqué doublé d'une réflexion sur le cinéma, *A discrétion* rappelle que le hors-champ aussi est une matière qui se façonne.

MURIELLE JOUDET

LE CINEMA DOCUMENTAIRE DE A à Z

Prolongements du Dictionnaire du Cinéma Documentaire (éditions Vendémiaire)
Mois : mars 2017



M COMME MADAME SAÏDI

Madame Saïdi de Bijan Anquetil et Paul Costes



Faire un documentaire en Iran n'est jamais sans doute évident. Surtout s'il s'agit de filmer une femme. Mais Madame Saïdi, le personnage du film de Bijan Anquetil et Paul Coste, n'est pas une femme comme les autres, une femme qui ne pourrait se présenter que comme femme. Car c'est une mère de Martyr. Son fils Reza a été tué sur le front de la guerre Iran-Irak. Une situation dont elle tire un prestige certain. Et même une certaine fierté. Oh, bien sûr la perte de son enfant lui a causé une grande douleur. Mais en bonne musulmane, en bonne citoyenne de la république islamique, elle se doit d'accepter ce sacrifice.

Ce premier trait distinctif du personnage dont le film fait le portrait pourrait déjà à lui seul constituer le sujet du documentaire. Il s'en ajoute cependant un autre qui ne peut que surprendre. Car cette femme déjà âgée est aussi actrice, vedette de la télévision où elle interprète un rôle de mère de martyr dans des séries populaires. Du coup le film va prendre une dimension inédite et développer une problématique concernant la rémunération d'un personnage dans un documentaire. Car pour les rôles qu'elle a joués jusque-là, Madame Saïdi était bien évidemment payée. Alors pour elle, et pour son mari, il va de soi que les réalisateurs français qui veulent la filmer, doivent aussi lui signer un contrat précisant sa rémunération. Chose bien sûr totalement hors de propos en France, comme d'ailleurs la justice l'avait confirmé dans le procès intenté à Nicolas Philibert par l'instituteur « vedette » de Etre et Avoir. Mais nous sommes en Iran, et les réalisateurs n'ont pas d'autres solutions que de se plier aux exigences de la « star ». Ce qu'ils font d'ailleurs avec un certain humour, puisqu'ils n'hésitent pas à filmer les

négociations qui s'ouvrent alors et d'en faire même une partie importante de leur film.

Et ils ont vraiment eu raison de se plier aux exigences (en faisant baisser le « salaire » payé quand même) de leur personnage, tant elle crève l'écran en quelque sorte. Parlant sans arrêt, elle est une véritable experte de la communication, et l'on imagine que les réalisateurs n'ont pas eu beaucoup de peine à solliciter ses interventions. Que ce soit dans un discours officiel dans une cérémonie consacrée aux martyrs de la guerre, ou dans un taxi où le chauffeur lui fait faire « le tour de la ville » dans une situation qui rappelle le film de Jafar Panahi, Taxi Téhéran. Et puis chez elle, avec son mari ou son fils (à qui elle reproche de ne pas chercher à sa marier), ou avec ses voisines, elle occupe toujours le premier plan, considérant tous ceux qu'elle côtoie avec hauteur et parfois même un certain mépris.

Un film donc qui nous dit beaucoup de chose sur l'Iran, mais aussi sur le cinéma documentaire dans ses conditions de réalisation.

Compétition européenne au festival Rencontres du moyen-métrage de Brive.

Jean-Pierre Carrier
Mars 2017

Madame Saïdi dans Les Inrockuptibles

festival

le 14^e Festival du cinéma de Brive

Découverte d'une belle comédie dépressive dans ce festival consacré aux moyens métrages.

Pour sa quatorzième édition, le Festival de Brive, consacré aux moyens métrages, tenait fièrement le cap d'un cinéma neuf, bricoleur et aventurier. La mode était cette année aux gestes postréalistes, à tous ces objets non identifiés hybridant documentaire et fiction à la faveur de sujets souvent brûlants, marginaux : visite d'un camp de gitans sous haute influence Werner Herzog (*Valentina* de Maximilian Feldmann) ; banlieue-movie manipulateur où de jeunes ados mettent en scène leurs vraies-fausse amours (*La Cour des murmures* de Grégory Cohen) ; portrait d'une actrice iranienne drolatique dans l'excellent *Madame Saïdi* de Bijan Anquetil et Paul Costes.

Brouillant lui aussi les lignes entre réel et scripté, *Le Film de l'été* s'est imposé comme la plus encourageante découverte de la sélection 2017. Signé du jeune Emmanuel Marre, déjà auteur de documentaires et minifictions remarquables, ce road-movie au charme mélancolique



accompagne les divagations d'un quadra chômeur, divorcé, mal dans ses pompes, qui compense sa lose par un sens infailible de la vanne et de l'amitié. "Film d'autoroute, de touristes en transhumance, de tables de pique-nique en béton et de carwashes", ce beau récit de dépression séduit par l'élégance impressionniste de sa mise en scène et son humour lo-fi creusant les situations de gêne et d'inconfort avec tendresse. Ici s'invente une langue neuve et prometteuse, où se croisent dans un geste joyeusement bordélique Raymond Depardon, Jacques Rozier et Gaston Lagaffe. **Romain Blondeau**

Le Film de l'été d'Emmanuel Marre



LE CINEMA DOCUMENTAIRE DE A à Z

Prolongements du Dictionnaire du Cinéma Documentaire (éditions Vendémiaire)

B COMME BEYROUTH



Enfants de Beyrouth de Sarah Srage

Beyrouth est une ville martyrisée, envahie par les mines, détruites par les guerres – la guerre civile et l’invasion de l’armée israélienne. Pourtant, cette ville ne demande qu’à vivre. Il faut donc la reconstruire pour qu’elle survive. Une entreprise longue et difficile à mener à bien.

Le père de la cinéaste fit partie de ces hauts fonctionnaires chargés de concevoir et de superviser la reconstruction de Beyrouth. C’est lui que nous allons donc suivre dans l’exploration de la ville en partie reconstruite. Une occasion de visiter ses différents quartiers. Et aussi de rencontrer ces habitants qui ont survécus à la guerre et qui sont tous des amoureux de la ville.

Le film nous conduit sans plan organisé dans cette ville si diverse. Du centre historique nous passons aux quartiers inconnus des touristes. Nous longeons souvent la mer. Et nous comprenons qu’il s’agit avant tout pour la cinéaste de retrouver son passé – ou du moins un petit goût de son passé, de son enfance. Un monde et un temps qui semblent bien lointain, à jamais disparus. Elle assiste en simple spectatrice à la naissance d’un nouveau Beyrouth.

Le film est un hommage d’une fille à son père. Mais aussi un travail de mémoire. Effacer les traces, toutes les traces, des guerres passées n’est pas possible. Mais il faut croire à la possibilité de la paix.

Cinéma du réel 2017, compétition internationale premiers films.



Cette promenade poétique mais aussi socialement engagée dans le quartier portuaire de Dalieh, à Beyrouth, s'ancre dans l'intime : les photos que le père de la réalisatrice, important participant de la reconstruction de la capitale libanaise depuis 1992, a tenu à prendre devant des bâtiments qui ont compté dans son enfance. En fait de reconstruction, un oligarque arrivé comme citoyen généreux s'est arrangé pour privatiser une bonne partie de Beyrouth. « Nous avons rejeté votre ville, vous avez rejeté ce qui reste de la nôtre », résume la cinéaste

dans une voix off très libre qui se fait parfois musicale, scandant en rythme les noms de commerces, de coins de rue, de cafés— une mémoire topographique non consignée dans les plans des urbanistes. Au dialogue avec ceux qui vont perdre la jouissance du littoral public, Sarah Srage mêle des bribes de films de vacances d'une famille de pêcheurs. Ces « barques cassées », pour qui les rochers bientôt bétonnés recèlent des plantes utiles, sont aussi éleveurs de pigeons voyageurs et météorologues. Recueillant ce savoir-faire populaire, l'archiviste lyrique n'oublie pas de filmer la jeunesse amoureuse, encore libre de circuler le long du sinistre grillage entourant le chantier, sous un soleil non encore privatisé.

Charlotte Garson

Deux-Sèvres - Thouars - Histoire

Raphaël Pillosio raconte ces " Français sans histoire "

27/03/2017 05:30

C'est un peu par hasard que Raphaël Pillosio, documentariste passionné d'histoire, a découvert le camp d'internement de Poitiers, puis celui de Montreuil-Bellay, ainsi que bien d'autres où ont été regroupés les nomades au moment de la Seconde Guerre mondiale.

Emu par l'injustice longtemps passée sous silence qu'est l'enfermement des nomades, Raphaël Pillosio a réalisé trois documentaires sur le sujet, dont « Des Français sans histoire », projeté ces jours derniers à l'auditorium des écuries du château, dans le cadre de l'exposition du Centre régional résistance et liberté « Les traces de l'internement ». Après la projection, l'auteur a répondu aux questions des spectateurs sur l'histoire et le tournage de ces documentaires.

Il a eu le souci de recueillir des témoignages rares, ceux de ces voyageurs sans domicile qui pour d'obscures raisons, ont été enfermés pendant cette période. L'administration de l'époque prétendait que « *les nomades sont par atavisme immoraux* ». Ainsi, il y a eu, en France, trente et un camps dans lesquels les conditions de détention ont été particulièrement inhumaines : « *On a eu froid, on a eu faim, on nous a battus* », témoigne une femme d'autant plus désespérée que ses bourreaux étaient des gendarmes français et qu'elle et les siens n'avaient commis aucun délit justifiant ce sort.



Le documentariste a présenté son film aux écuries du château.